

Calebasses décorées du Pérou précolombien et actuel

par Jean-Christian SPAHNI

Description de la plante

La calebasse (*calabaza*) ou *mate* est le fruit d'une plante connue en latin sous le nom de *Lagenaria vulgaris*.

Le mot castillan *mate* serait dérivé du vocable quichua *mati* cité par le père B. Cobo¹ qui écrivait à ce sujet: «*Llámase esta calabaza en la lengua quichua Mati*».

Nous savons que la plante appartient à la famille des cucurbitacées. Elle croît dans un climat sec et assez chaud. De telles conditions se rencontrent au Pérou tout le long de la côte du Pacifique, dans quelques vallées bien protégées de la Cordillère et dans les zones basses du flanc oriental des Andes.

La plante est rampante. Les feuilles sont de grandes dimensions et protègent de jolies fleurs unisexuées. Les fruits, de couleur blanche à verdâtre, ont une écorce épaisse et contiennent une multitude de semences qui, lorsque la calebasse n'a pas encore été ouverte, produisent un bruit caractéristique.

Calebasses décorées de l'époque précolombienne

Des fragments de calebasses pyrogravées ont été trouvés dans des gisements de plusieurs époques de l'Amérique précolombienne.

En ce qui concerne plus spécialement le Pérou, Junius Bird² a eu l'occasion de découvrir dans le site fameux de Huaca Prieta, à Chicama, sur la côte nord, des fragments de calebasses qui

portent des décorations géométriques. Parmi elles se détache une silhouette qui semble être celle du condor. Le niveau d'où provient les échantillons mentionnés, daté par la méthode du carbone 14, a une antiquité de 1950 ans av. J.-C.

Pour sa part A. L. Kroeber décrit un fragment de calebasse pyrogravée trouvée à Ocucaje, sur la côte sud du Pérou³. Ce dernier porte un dessin schématique qui représente une face humaine. L'auteur attribue cet exemplaire à la culture de Paracas Cavernas et qualifie la figure de chavi-noïde.

Mes investigations dans les collections péruviennes, nationales ou particulières, m'ont permis d'examiner une multitude de calebasses qui appartiennent à diverses époques précolombiennes. Il s'agit en général de plats (entiers ou fragmentés), de tasses et de «sucreries» (*azucareros*). On y voit aussi des calebasses en forme de bouteille avec ou sans bouchon en bois. Tous ces exemplaires ont été découverts sur la côte.

Des décorations très simples, géométriques: carrés, rectangles, cercles, lignes droites ou ondulées, croix, motifs en escalier, etc. ornent ces calebasses précolombiennes. On aperçoit aussi des représentations assez schématiques de poissons (surtout de raies) que l'on retrouve d'ailleurs sur des pièces en terre cuite des cultures Mochica et Chimu ainsi que sur des étoffes et des gazes de la culture Chancay.

Les oiseaux abondent et sont parfois accompagnés de signes géométriques qui forment des combinaisons réalisées avec maîtrise.

Parmi les animaux dessinés à la surface des calebasses pyrogravées et incisées de la côte nord

¹ Cobo, Bernabé Padre. *Historia del Nuevo Mundo*. Sevilla 1890-1893.

² Bird, Junius B. *El arte precerámico de Huaca Prieta*. Rev. peruana Cultura 3 (1964), p. 121.

³ Kroeber, A. L. *Esthetic and recreational activities*. Art. Handb. South American Indians 5 (1949), p. 411.



Calebasse incisée de la culture Nazca

figure un félin (peut-être le puma) dont nous connaissons le rôle dans la religion des peuples précolombiens. Sur une calebasse du Musée de la Culture de Lima nous voyons la silhouette d'un félin menaçant à deux têtes et entouré de signes symboliques.

Des sites archéologiques de la côte centrale du Pérou, qui ont été très bien étudiés, se rattachent à l'horizon intermédiaire tardif. Ceux de la vallée de Haura, au nord de la capitale de la nation, ont livré de nombreuses calebasses portant des figures caractéristiques: motifs géométriques, oiseaux, poissons, insectes.

De la côte sud proviennent quelques exemplaires seulement, sur lesquels on distingue des décorations en forme d'oiseaux, identiques à celles qui ornent des poteries de la culture Nazca.

Plusieurs chroniqueurs font mention de l'usage de calebasses, décorées ou non, par les Incas. J. de Acosta⁴ et J. de Arriaga⁵ décrivent des courges qui furent utilisées comme assiettes et comme corbeilles. F. Guaman Poma de Ayala, dans son œuvre monumentale⁶, nous fait une description très réaliste de l'emploi de certaines calebasses: «...mandamos que a los peresosos y sucios y puercos les panaua que la suciedad de la chácara o de la casa o de los platos con que comen o de la cauesa y de las manos o pies les lauauan y se les dauan aueuer de fuerza en un mate». Selon P. de Cieza de León⁷ les calebasses servirent également de couvre-chefs ornés de plumes et réservés aux gens de l'aristocratie.

F. Guaman Poma de Ayala (l.c.), qui constitue une source d'information inépuisable, nous apprend que quelques artistes de grand talent, qui se trouvaient au service de l'empereur Tupac Yupanqui,



Calebasse pyrogravée de la côte avec dessins symboliques

étaient «pintores que pintan en paredes y en quiro y en mate». Ces calebasses décorées n'étaient pas seulement réservées à la noblesse mais utilisées par le peuple. Ainsi l'affirme le père Bernabé Cobo (l.c.) qui attire l'attention sur «la existencia, en tierras calientes, de mates muy pintados utilizados para beber la chicha».

Les calebasses jouèrent un rôle important dans les cérémonies religieuses. Elles furent employées comme récipients avec lesquels on donnait à boire et à manger aux *huacas* (J. de Arriaga). A ce sujet, F. Guaman Poma de Ayala (l.c.) écrit que les indigènes «sacan los difuntos de sus bobedas que llaman pucullo y les dan de comer y de ver y le bisten de sus bestidos ricos y les ponen plumas en la caueca y cantan y danzan con ellos». F. de Medina⁸ et J. de Arriaga (l.c.) mentionnent des cas d'envoûtement et de sacrifices d'animaux où des calebasses sont utilisées comme récipients.

Les Incas utilisèrent un certain nombre d'instruments de musique parmi lesquels figurent des caisses de résonance faites au moyen de calebasses. M. de Murua⁹ décrit un certain nombre d'entre elles qui portent des peintures. De longues calebasses furent employées comme trompettes connues sous le nom de *quepa* (Père Bernabé Cobo).

Récipient digne de la main des empereurs et des princes, la calebasse est également connue des dieux. Je rapporterai, à ce propos, un passage du livre de J. de Santa Cruz¹⁰ dans lequel il est question du dieu Pariacaca qui arrive incognito dans un village et attend que les gens prennent conscience de sa présence. «Viendo lo qual vna yndia que alli cerca estaua mouida de compasión, y lástima dixo: pues a este pobresillo, como no le dan de beber, ni ay quien se acuerde dél y echando

⁴ Acosta, Joseph de. *Historia natural y moral delas Indias*. Sevilla, 1590.

⁵ Arriaga, Joseph de. *La extirpación de la idolatría en el Perú*. Lima, 1621.

⁶ Guaman Poma de Ayala, Felipe. *Nueva crónica y buen gobierno*. Paris, 1936 (manuscrit 16^e siècle).

⁷ Cieza de León, Pedro de. *Crónica del Perú*. Sevilla, 1553.

⁸ Medina, Felipe de. *Relación de Licenciado...* Santiago de Chile, 1904.

⁹ Murua, Martin de. *Historia general del Perú, origen y descendencia de los Incas*. Madrid, 1962.

¹⁰ Santa Cruz Pachacuti Yamqui Salcamaygua, Joan de. *Relación desde Reyno del Piru*. In: *Tres relaciones de antigüedades peruanas*, publ. par M. Jiménez de la Espada, Madrid, 1879.

vn buen golpe de chicha en un calabaco blanco y grande, a quién los indios llaman putu y llenandolo bien le lleuo al dicho Pariacaca, y lo recibio y bebio y dio las gracias a la yndia, y le dixo que auia hecho vna cosa muy acertada, en darle aquel mate de chicha, porque auia ganado su amistad.»

Calebasses décorées de la côte du Pacifique

Description des formes les plus connues. — Le *calabazo* est une calebasse de forme allongée, de 50 à 60 centimètres de hauteur et d'un diamètre de 24 à 30 centimètres. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un objet décoratif couvert de dessins et d'inscriptions. Mais, parfois, on y pratique un trou fermé d'une petite porte, de sorte que la courge sert de cage à un oiseau.

Si l'on coupe cette calebasse en deux on obtient la *chicula* (ou *chucula*) qui est un récipient d'une certaine profondeur. Celui-ci est utilisé pour conserver la *chicha* de maïs, pour puiser l'eau du puits ou encore comme cuillère et comme louche.

Un *calabazo* de grandes dimensions, mesurant pour le moins 60 centimètres de long, est coupé par le milieu. Le récipient ainsi obtenu est souvent pourvu d'un long manche en bois.

Des calebasses très allongées, appelées *huan-quillas*, remplacent des jarres en terre cuite. Quelques-unes ont la forme d'une bouteille montrant ou non un étranglement à mi-hauteur ; elles sont remplies d'eau, de lait, de *chicha* ou d'autres boissons alcooliques.

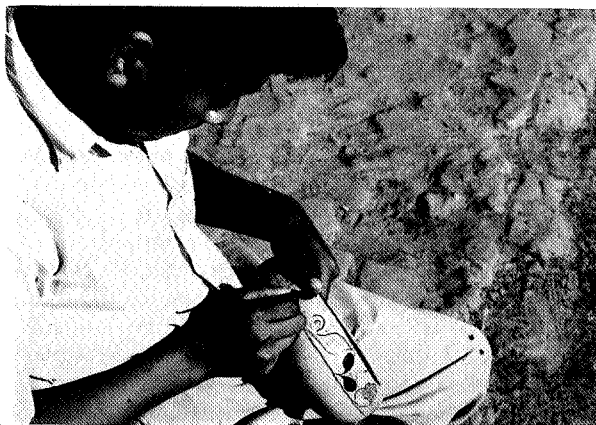
Dans de petites calebasses attachées à leur ceinture, les paysans conservent les semences ou la chaux qu'ils mélangent aux feuilles de coca. Ce sont les *chapangos* et les *puruchas*.

D'autres calebasses, qui portent des noms très suggestifs, sont employées à la conservation du sucre, du beurre, du sel: *azucareros*, *mantequeros*, *saleros*.

Des *calabazos* remplis de semences ou de petites pierres servent d'instruments de musique et aident à marquer le rythme d'une mélodie. On les connaît sous le nom de *macanas* et de *chinganas* qui interviennent également dans des cérémonies d'envoûtement. La *chingana* est alors remplie au moyen de petites pierres recueillies par le sorcier dans des gisements précolombiens afin que l'effet souhaité ne se fasse pas attendre.

Le *mate* proprement dit s'obtient en coupant une calebasse de forme ronde par la moitié. Il s'agit d'un plat, de dimensions variées, utilisé pour les aliments.

Pour sa part, le *poto* vient d'une calebasse ronde de laquelle on coupe la couronne. Il est plus petit que le *mate*. Les habitants du littoral l'emploient



Jeune artisan de la côte décorant une courge au moyen d'acides

pour boire la *chicha*, l'eau et toutes sortes de rafraîchissements.

Mais il est vrai que la plupart des récipients sont remplacés peu à peu par des objets en métal ou en plastique qui abondent sur les foires des villages de la côte.

Je voudrais pourtant citer encore la *lapa* qui est la plus grande des calebasses du littoral. Elle peut atteindre jusqu'à 80 centimètres de diamètre. Les femmes la portent sur la tête ainsi que le faisaient les Mochica il y a 20 siècles. Elles y mettent le linge sale qu'elles vont laver à la rivière. La *lapa* sert aussi à garder les vêtements, la nourriture et encore à laver la vaisselle.

Des *lapas* volumineuses peuvent être employées comme petits bateaux pour traverser une rivière ou pour aider le nageur, à la manière de flotteurs, à se rendre d'une rive à l'autre. Ces flotteurs sont également utilisés par les pêcheurs pour y accrocher leurs filets. Tel usage était déjà connu des peuples précolombiens ainsi que nous l'apprend le père Bernabé Cobo : «Formánlas de muchas calabazas sacas y enteras con no más disposición y orden que de meter buena cantidad dellas en una red, y cada regada es una balsa, encima de la cual ponen la gente que ha de pasar, y los balseros o bogadores van a nado uno o dos delante tirando della con unas cuerdas asidos de la frente a manera de caballos de carroza y otros detrás también nadando que puestas las manos en la popa de la balsa la van echando adelante».

Afin de compléter cette liste déjà longue, je citerai encore le *churuco* ou *sencilero*, calebasse de forme ovale, ouverte à l'un des côtés, employée pour conserver de l'argent ou des bijoux. Cet objet a un diamètre de 20 à 30 centimètres.

Technique de travail et décorations. — Les courges sont semées à n'importe quelle saison de l'année et récoltées trois ou quatre mois plus tard. Lorsque le fruit est mûr, on le cueille et on râpe la surface à l'aide d'un morceau de métal. Puis on le coupe en deux parties.

Avec un crayon, l'artiste trace sur la surface propre du fruit le dessin qu'il veut obtenir. Ces lignes sont ensuite marquées par une plume métallique trempée dans trois sortes d'acides: acide sulfurique qui donne une couleur très foncée, acide muriatique (couleur orangée) et acide nitrique (couleur jaunâtre). Lorsque ce travail est terminé, on passe et on repasse la calebasse au-dessus d'un foyer ou de quelques braises pendant environ cinq minutes. Les acides atteignent une certaine température et produisent les couleurs mentionnées.

Les décorations se rencontrent principalement sur les *mates* proprement dits ainsi que sur les *potos* et même certaines *lapas* et *huanquillas*. Ces dessins n'ont évidemment rien à voir avec les magistrales compositions des artistes précolombiens des cultures Mochica, Chimu ou Nazca. Il s'agit de figures très simples, sans prétention, souvent primitives mais non dépourvues de sens artistique. Des fleurs, des branchages et des feuillages, accompagnés ou non de motifs géométriques: carrés, rectangles, cercles, croix, sont bien représentés. Ils occupent la partie supérieure du récipient, près du bord, et se répètent un certain nombre de fois.

On y voit aussi des animaux soit domestiques (chiens, chats, vaches, moutons) soit sauvages (pumas, serpents, poissons, rongeurs). Parmi les oiseaux, dessinés avec beaucoup de fantaisie, nous apercevons un aigle à deux têtes.

Il y a aussi des thèmes tirés de la vie quotidienne: un homme sur sa bicyclette et se rendant à son travail, une vache allaitant son petit, un bateau passant au large des côtes.

D'autres sont chargés d'un sens romantique. C'est un oiseau qui tient un cœur dans son bec, une sirène qui joue de la guitare, deux mains qui se serrent.

Une calebasse d'une collection privée de Lima montre des décorations de type narratif. Il s'agit de la brève histoire d'un garçon qui prend congé de ses parents en larmes et qui part pour le service militaire ou pour la guerre.

Très souvent, ces décorations sont accompagnées d'inscriptions et de petites poésies qui existent également seules à la surface des calebasses. Nombre de ces objets portent d'ailleurs le nom de leur propriétaire respectif.

Voici quelques-unes de ces œuvres populaires dont j'ai respecté l'orthographe.

Del río Jequetepeque
nació el gran Manolete
fuece a morir Andalucía
por que según disen aya
mucho se le quería

El día que tu naciste
nacieron todas las flores

en la pila de su
cumpleaños cantaron los ruiseñores

Arriba de ese cerrito
tengo un palo colorao
donde cuelgo mi corbata
cuando estoy enamorado

Diciembre 8 de 1961

Soy potito mochumano que vengo a la
feria de Guadalupe a ver mi dueña
que me ocupé chola linda, que
vivo pensando en ti, que me yeves
a tu tierra hoy mismo estaremos en
la sierra, juntos los dos estaremos
asta cuando dios quiera

Soy de mi dueña propia

Amalia Baldino

Mayo, 17 de 1965

Del cielo voyo una paloma
con letras de horo que dicen
que el día de su cumpleaños
que los cumple muy felices
Morope 17 de mayo

Soy de mi dueño ni
me presto ni me doy
con mi dueño bien estoy
Amor que te aborreció
no lo vuelvas a querer ciga-
rrito que se apaga no
lo vuelvas a encender soy calabacito
mochumano

La tragédie de Mayocc (Huancavelica)

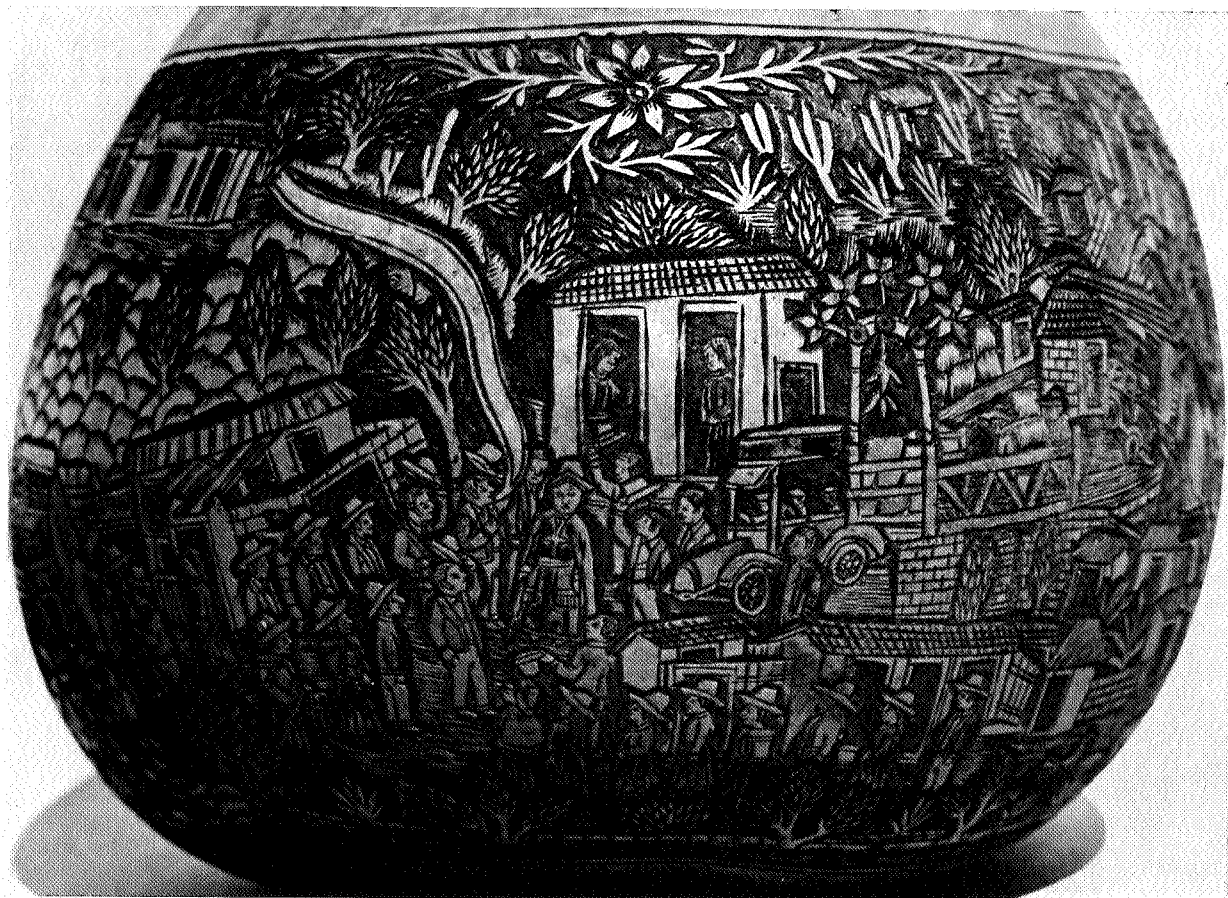
Grands artistes disparus. — Mayocc est un petit village de la Sierra centrale qui se situe à 2400 mètres d'altitude, sur la route allant de Huancayo à Ayacucho.

Lorsque le savant A. Jiménez Borja publia son étude sur les calebasses décorées du Pérou¹¹, de nombreux artisans qui se consacraient à la fabrication d'objets en bois demeuraient dans ce village et dans ses environs. Cet auteur parle longuement de l'un d'entre eux, déjà cité par J. Sabogal¹², appelé Mariano Inés Flores qui, à cette époque déjà, avait un âge assez avancé et qui s'était établi dans une communauté, San Mateo, à 8 kilomètres au nord-est de Mayocc. Nous devons à cet artisan (*matero*) des calebasses décorées qui sont d'authentiques chefs-d'œuvre et jalousement conservées dans les collections péruviennes. Nom presque légendaire que celui de Mariano dont les vieux de Mayocc se souviennent encore avec émotion.

¹¹ Jiménez Borja, Arturo. *Mate peruano*. Rev. Museo nacional Lima 17 (1948), p. 32.

¹² Sabogal, José. *Los mates burilados y las estampas del pintor criollo Pancho Fierro*. Historia, Lima, 1943.

Sabogal, José. *Mates burilados*. Buenos Aires, 1945.



« Sucrier » de Mayooc montrant l'arrivée du curé dans le village

De quelle époque date la gravure sur calebasses (*mates burilados*) dans cette région du pays? Il s'agit d'un problème très difficile à résoudre. Dans la publication de A. Jiménez Borja figure une courge ornée qui porte le millésime de 1848 (l.c.). De plus, nous savons aujourd'hui que plusieurs artisans vécurent non seulement à Mayooc, mais aussi à Huanta, dans le département voisin d'Ayacucho ainsi que dans la capitale de ce dernier. Malheureusement, à Mayooc, les choses ont changé. Mariano Inés Flores est mort et avec lui a disparu l'une des manifestations les plus remarquables de l'artisanat de la Sierra.

De nos jours, Mayooc est une localité à moitié abandonnée, qui compte 400 habitants, lesquels se consacrent à l'agriculture et à l'élevage. Deux ou trois hommes seulement se dédient occasionnellement à la décoration de calebasses. L'un d'eux a bien voulu me parler de son travail.

Les formes les plus connues. — Les calebasses décorées des départements de Huancavelica et d'Ayacucho ne présentent pas, en ce qui concerne leur forme, une variété aussi grande que celles de la côte.

La plus courante d'entre elles s'appelle *azucarero* (sucrier). C'est une courge ronde ou ovale, de dimensions variées, munie d'un couvercle orné ou non de gravures.

Le *poto* est une calebasse assez semblable à la précédente mais de forme plus aplatie, avec ou sans couvercle.

Le *mate* proprement dit est, comme sur le littoral, le plat par excellence, généralement peu profond.

Le *puro* ou *calabazo* est un objet essentiellement décoratif. Il a une forme allongée. Les dessins couvrent partiellement ou totalement cette calebasse en plusieurs bandes horizontales.

Technique du travail. — La cueillette des courges a lieu entre les mois de mai et de juin. On les laisse sécher pendant environ huit jours. Puis on les coupe et on les nettoie au moyen d'un morceau de verre ou d'un couteau courbe appelé *limpina*.

En ce qui concerne les sucriers, le couvercle est coupé lorsque les décorations ont été exécutées.

Avec un crayon, l'artiste trace à la surface de la calebasse les scènes qu'il veut représenter. Mais, dans la plupart des cas, l'artisan utilise directement deux burins de métal, l'un plus épais que l'autre, avec lesquels il dessine la silhouette des figures.

Lorsque les dessins sont terminés, l'artiste brûle superficiellement la courge afin de faire ressortir certains détails de la composition. Pour cela, il emploie de petits bâtons pointus, posés sur des



Calebasse burinée et pyrogravée de Mayocc avec représentations allégoriques de la vie dans la forêt tropicale

braises, qu'il applique sur les figures en soufflant plus ou moins fortement. Ces tisons sont d'un arbre connu sous le nom de «huarango» ou «huanranjoy» (*Acacia punctata*).

Les décorations. — Les calebasses burinées des départements de Huancavelica et d'Ayacucho nous offrent des dessins tracés avec un art inimitable. Ceux-ci sont pleins de grâce, réalisés avec un don admirable de l'observation et non dépourvus d'humour. Il s'agit de compositions originales et spontanées, toutes différentes les unes des autres bien qu'elles aient été créées par le même artiste. Elles traduisent en même temps une fantaisie et une imagination jamais en défaut. Parlant des personnages dessinés par Mariano Inés Flores, les habitants de Mayocc m'ont déclaré : «Il a tracé les visages avec une telle fidélité que chacun, dans le village, pouvait se reconnaître...».

Les calebasses décorées de la Sierra centrale constituent, pour l'investigateur, les témoins de toute une époque car on y voit des scènes et des figures qui permettent d'étudier les aspects les plus inattendus de la vie des peuples de la Cordillère des Andes.

La localité avec sa traditionnelle Plaza de Armas, ses maisons et ses petites rues, et les travaux des

champs sont fréquemment représentés. A côté des paysans nous apercevons encore des animaux domestiques ainsi que des musiciens et des danseurs qui apportent de la joie à ceux qui accomplissent quotidiennement une besogne des plus ingrates.

Le monde tropical semble avoir exercé une véritable séduction sur les artisans de Mayocc et d'Ayacucho. Plusieurs calebasses montrent des représentations allégoriques d'animaux sauvages, de plantes et d'Indiens de la *selva* traités avec beaucoup de fantaisie. Ces figures exotiques sont mêlées à des représentations de la vie quotidienne dans la Sierra, indigènes de la montagne et de la forêt étant dessinés dans un paysage de lacs, de hautes collines et d'arbres exubérants où abondent des lamas, des moutons, des singes, des jaguars et des serpents.

On distingue encore des scènes émouvantes telles que la naissance et le baptême d'un enfant, le départ d'un curé au milieu de la tristesse générale, l'arrivée dans la région du premier camion chargé de marchandises qui attire l'attention de tous les habitants.

Nous assistons aussi à des travaux en commun : la construction d'une maison, du local de la *junte* des voisins ou d'un pont donnant accès à la localité.



Une corrida vue par un artiste de la Sierra centrale

Les fêtes occupent une place de premier choix dans la décoration des calebasses. Leur étude nous fournit de multiples renseignements sur les coutumes et les traditions des gens de la Cordillère, sur leur façon de s'habiller, de se déguiser, sur les instruments de musique employés et sur les bals à la mode. Inutile de souligner que bon nombre de ces réjouissances populaires se retrouvent, de nos jours encore, dans les villages de la Sierra.

L'histoire du Pérou offre une multitude de thèmes aux artisans. Ces derniers se sont plus à représenter surtout des événements locaux ou internationaux parmi lesquels la bataille d'Arica durant la guerre qui éclata entre le Pérou et le Chili.

On voit aussi des scènes relatives à la vie et à la mort tragique d'Atahualpa, aux voyages de Christophe Colomb et à la découverte, par celui-ci, du Nouveau Monde.

Certains couvercles de «sucriers» portent des décorations très simples en forme de fleurs ou de feuilles. D'autres sont ornés de lignes fines et épaisses qui constituent de véritables arabesques de style *mudejar* étant donné leur ressemblance avec des figures créées par les artistes hispano-mauresques au temps de l'occupation de la péninsule ibérique.

Quelques couvercles portent une petite boucle en argent ; d'autres boucles de ce métal sont fixées au corps même de la calebasse par des crochets.

Très souvent, les artistes ont ajouté des taches de couleur rouge ou jaune dans le but d'accentuer des détails de leurs compositions.

Les calebasses décorées que je viens de décrire présentent une nette influence hispano-créole qui s'explique par l'histoire même de la région et plus particulièrement du département d'Ayacucho. Selon les investigateurs, on doit au conquérant Francisco Pizarro la fondation de la ville de Huamanga, dont le nom indigène viendrait de Huaman Ccacca qui signifie en quichua la colline aux faucons. L'Espagnol décida la construction de la ville afin d'établir un point de liaison entre les cités du Cuzco et de Jauja. Huamanga aurait été créée le 9 janvier 1530 sous le nom de San Juan de la Frontera, bientôt remplacé par celui de San Juan de la Victoria et, finalement, par celui d'Ayacucho.

La ville s'éleva tout d'abord à l'endroit où se trouve actuellement le village de Huamanguilla, dans la Cordillère. Mais les conditions climatologiques qui règnent dans cette zone incitèrent les fondateurs à choisir un lieu plus approprié. La localité fut rebâtie là où elle se trouve en ce moment, jouissant ainsi d'une température agréable tout au long de l'année. Ce changement eut lieu le 25 avril 1540.



Artiste de Cochas Grande «brûlant» la surface d'une calebasse à l'aide d'un tison



Avec un burin fin l'artisan retouche les figures qui décorent la surface d'un plat

L'architecture coloniale de la ville a été étudiée avec esprit critique par le savant F. Kauffmann Doig¹³. Cet auteur a mis en relief l'existence de ce qu'il appelle le «phénomène huamanguino». De nombreux détails d'architecture tels que des parois, des portes trapézoïdales, des motifs ornementaux sont, sans aucun doute, de style incaïque mais ils semblent avoir été construits ou employés non par les Incas mais bien plutôt par les premiers habitants de la ville. Ce phénomène traduit la survivance au XVI^e siècle d'une conception artistique datant de l'époque précolombienne, ce qui constitue un facteur d'appréciation très important. En effet, nous avons souvent tendance à utiliser l'adjectif incaïque dans un sens chronologique, l'appliquant à des réalisations qui n'appartiennent pas forcément à une période antérieure à celle de l'arrivée des Espagnols sur sol américain.

Cette riche tradition a fait de la région d'Ayacucho le berceau de manifestations artisanales qui ont acquis, au cours du temps, un très grand prestige.

Les calebasses décorées de Cochas Grande (Junín)

Présentation des artistes. — Dans les magasins de Lima comme sur les marchés de la capitale de la nation et des villes de province, on peut voir une multitude impressionnante de calebasses bûchées et pyrogravées, de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui attirent l'attention des touristes et des collectionneurs d'objets d'artisanat. Elles ne sont malheureusement pas toutes de bon goût et, parmi elles, se trouvent des pièces dépourvues de valeur. Celles-ci ont été faites rapidement afin de répondre à des commandes de plus en plus nombreuses.

Ces calebasses proviennent de la région de Huancayo (Alto Mantaro) qui, aujourd'hui, à ce

sujet, est le centre le plus connu du Pérou. La majeure partie des artisans qui se consacrent à ce travail ne vivent pas dans la ville même de Huancayo mais dans une communauté appelée Cochas Grande qui est à 11 kilomètres au nord-est de la localité, à une altitude de 3600 mètres.

Cochas Grande se compose de quelques maisons en adobe, recouvertes d'un toit de chaume ou de tôle ondulée, construites sur les flancs d'une colline de laquelle on jouit d'une vue incomparable sur la vallée.

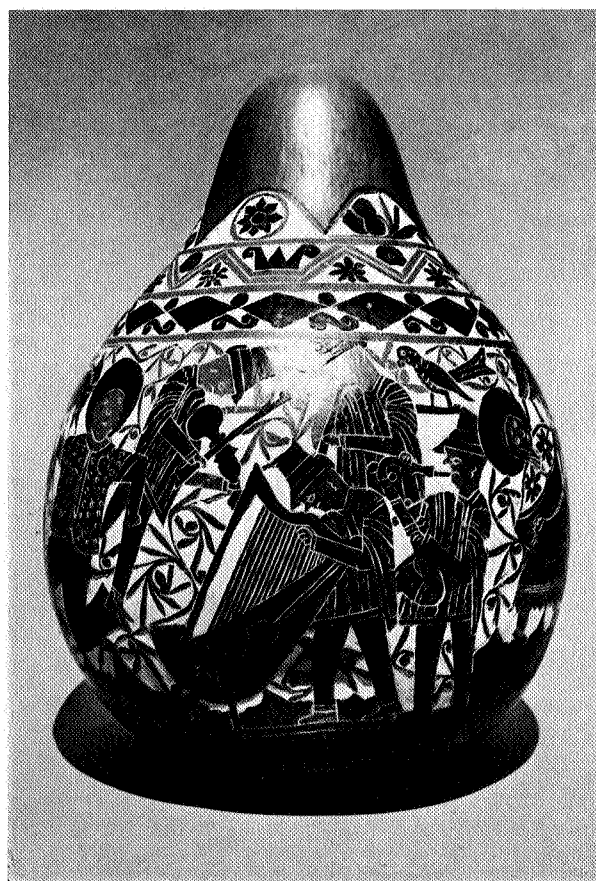
Je compte plusieurs amis parmi les artisans de la communauté, en particulier les membres de la famille de Viterbo Medina. L'histoire de ces gens est très intéressante. La mère, Catalina Sanabria de Medina, naquit à Cochas Grande. Sous la conduite de son père et alors qu'elle n'avait que douze ans, elle se mit à décorer des courges séchées. Puis elle se maria et apprit son art à son mari, don Viterbo. Le couple eut trois enfants : Eulogio, Aurelio et Evaristo. Catalina a une sœur, Aurelia Sanabria. Eulogio épousa Guillerma Salome. Les uns et les autres, qui vivent ensemble, se consacrent à la décoration des calebasses. Ils m'ont affirmé que leurs ancêtres, qui étaient également des artisans de talent, seraient originaires de la région de Mayocc.

Les formes les plus connues. — Les artistes de la province de Huancayo, à l'exemple de ceux des départements de Huancavelica et d'Ayacucho, utilisent une série relativement réduite de calebasses.

Le sucrier (*azucarero*), qui nous est déjà familier, est l'une des pièces les mieux représentées de la collection. Ses dimensions sont variées. Il montre des dessins qui couvrent l'ensemble de l'objet (y compris le couvercle).

Le plat commun, dans la zone du Haut Mantaro, ne porte pas le nom habituel de *mate*, mais celui de *lapa*. Cette dernière a un diamètre de 20 à

¹³ Kauffmann Doig, Federico. *Influencias «inca» en la arquitectura peruana del virreinato: «el fenómeno huamanguino»*. Universidad nacional mayor de San Marcos, Lima, 1965.



Calebasse pyrogravée de Cochas Grande montrant différents aspects d'une fête paysanne de la Cordillère

40 centimètres et une profondeur de 6 à 8 centimètres. Elle offre des décorations qui, suivant les dimensions de l'objet, constituent une seule scène ou, au contraire, forment deux ou trois bandes horizontales.

Le *puco* est une petite tasse qui sert à boire la *chicha* de maïs ou l'eau. On le connaît sous ce nom dans tout le département de Junín alors que les paysans de la côte l'appellent *poto*.

Le *huiro* est une calebasse très allongée qui peut atteindre jusqu'à 70 centimètres et un diamètre de 15 à 20 centimètres. Il est couvert de dessins généralement divisés en plusieurs bandes horizontales séparées par des lignes parallèles ou des motifs géométriques.

Quant au *puro*, il est également allongé mais plus petit que le précédent. Comme le *huiro*, il possède un manche qui est souvent recourbé.

Les habitants de la province de Huancayo utilisent occasionnellement la fameuse *lapa* du littoral mais ils lui donnent le nom de *poto*.

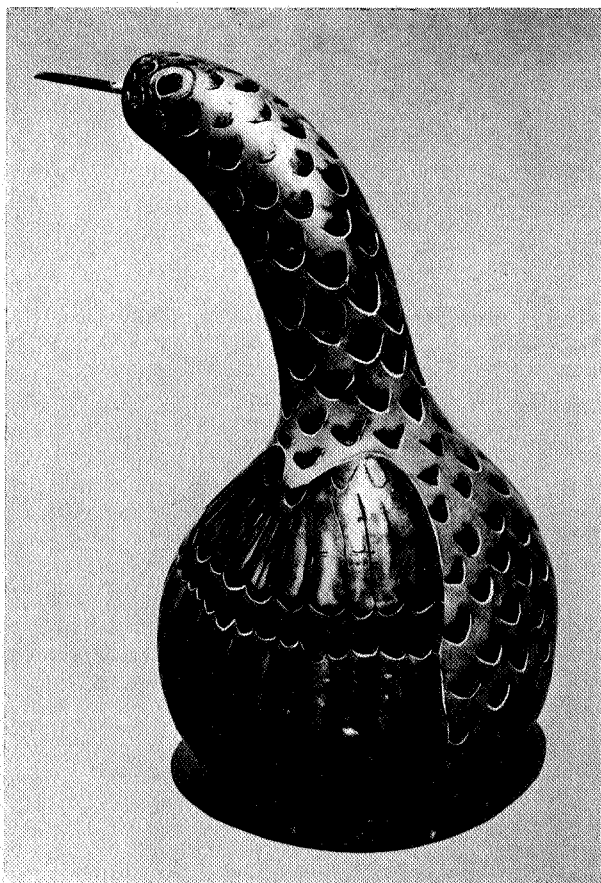
Technique de travail. — Les calebasses décorées de la vallée du Haut Mantaro proviennent des environs de Piura, de la région de Chiclayo et du département de Lambayeque sur la côte du Paci-

fique. En effet, les conditions climatologiques qui règnent dans la province de Huancayo ne permettent pas la culture de cette plante. Les courges sont transportées par camions et ensuite vendues aux artisans à un prix assez élevé, selon leurs formes et leurs dimensions.

La calebasse est lavée avec de l'eau puis on la laisse sécher pendant quelques minutes. Alors commence le délicat travail de l'artisan. S'il s'agit de plats, on trace deux lignes parallèles et horizontales, distantes l'une de l'autre de quelques millimètres à trois centimètres, qui font le tour de la pièce, très près du bord (*sacar en primer término las huanillas*). Elles constituent le cadre à l'intérieur duquel l'artiste va dessiner les différentes figures de la composition. Parfois deux autres lignes, également parallèles, croisent la surface de la courge par le milieu, divisant cette dernière en deux secteurs. Toutes ces lignes sont tracées d'abord au crayon, puis au burin.

L'artisan de Cochas Grande utilise trois sortes de burins. Le premier (burin fin) sert exclusivement à dessiner la silhouette des figures (*burilar o grabar el trazo*).

Le second, qui est un vieux burin, est employé pour retoucher le fond (*sacar el fondo*). C'est le *fondeador*.



Une des plus récentes créations des artisans de Cochas Grande

Le troisième burin, dont la pointe mesure de 3 à 4 millimètres de large, est utilisé, comme le précédent, pour retoucher le fond mais dans le cas de grandes surfaces.

Lorsque ce travail est terminé, l'artisan se met alors à «brûler» la surface de la courge au moyen de tisons (*quemar el mate*). Il se sert de petits morceaux de bois de *quinual* (*Polilepio racemosa*) qu'il applique sur la calabasse en soufflant plus ou moins fortement.

Le jeu simultané et délicat de la pression du tison et du souffle toujours variable de l'artiste permet d'obtenir toute une gamme de couleurs qui vont du beige clair au brun le plus foncé, presque noir. De cette manière, l'artisan met en relief certains détails des figures.

Utilisant les deux burins déjà mentionnés, il retouche le fond et, à l'aide du burin fin, il ajoute encore une multitude de petits traits qui confèrent vie et mouvements à la composition.

Au moyen d'un couteau il découpe le couvercle des sucriers et nettoie l'intérieur des calabasses avec du papier de verre. Il retouche également au couteau le bord des plats (*sacar el filo del plato*).

Quelques artisans de Cochas Grandes peignent encore la surface des calabasses décorées en utili-

sant de la poudre d'aniline rouge et verte dissoute dans de l'eau chaude.

Technique dite d'Ayacucho. — Il convient de décrire ici une autre méthode de travail employée depuis quelques mois seulement par les habitants de Cochas Grande et qui tend à imiter, du moins dans une certaine mesure, les magnifiques créations des artistes de Mayocc et d'Ayacucho.

L'artisan de la vallée du Haut Mantaro recueille une plante qui croît dans les environs, appelée *ichu* (*Stipa ichu*), et qu'il brûle. Puis il jette un peu de graisse de porc dans une marmite et pose celle-ci sur un feu. Il mélange alors cette graisse fondue aux cendres de l'*ichu*, remue énergiquement et ajoute encore au liquide quelques gouttes d'huile de lin, laissant finalement refroidir le tout.

A la surface de la calabasse qui porte de très petits dessins tracés au burin fin et qui a été trempée dans de l'eau, il passe un vieux chiffon enduit de graisse de porc et de cendres d'*ichu*. Il laisse sécher la courge au soleil, la lave une deuxième fois dans un peu d'eau et la remet au soleil.

Les dessins sortent en blanc sur un fond noir, à l'inverse de ce qu'on obtient en recourant à la méthode traditionnelle utilisée dans la région.

Les décorations. — Alors que les dessins de Mayocc nous surprennent par leurs dimensions réduites et le soin avec lequel les artistes ont essayé de profiter de chaque centimètre carré de la surface de la calabasse, les figures réalisées par les artisans de Cochas Grande sont généralement beaucoup plus volumineuses.

Du reste, les plages de couleur claire que l'on aperçoit entre les silhouettes les plus importantes de la composition répondent à une conception artistique totalement différente de celle des artisans des départements de Huancavelica et d'Ayacucho.

Les calabasses de Mayocc, avec leurs petits dessins — dans certains cas on peut même parler de miniatures — et leurs lignes entrecroisées qui forment des combinaisons très compliquées, à la manière d'arabesques, se rapprochent de l'art colonial auquel leurs créateurs ont emprunté de nombreux éléments. Et nous savons que cet art a subi une forte influence mauresque.

Seules les courges décorées selon le procédé dit d'Ayacucho constituent une exception à la règle.

Une multitude de scènes, vues sur les calabasses de Mayocc, se retrouvent, sous un aspect quelque peu différent, sur celles provenant de la province de Huancayo.

La vie des champs, si importante pour les habitants de Cochas Grande — et peut-être davantage



Détail d'un plat orné de petits dessins selon la technique dite d'Ayacucho

que pour ceux de Mayocc à cause de la richesse et de la fertilité de la terre dans le département de Junín – constitue un des thèmes favoris des artisans. Des paysans avec leurs outils travaillent activement dans leurs *chacras* de maïs et de blé. D'autres gardent leurs troupeaux de lamas et de moutons ou conduisent leurs animaux, en une file interminable, à la foire du village le plus proche. Nous distinguons aussi des scènes de travaux en commun, réalisés dans la localité grâce à la collaboration de chacun.

Sur la route de Huancayo à Lima, que les artisans de Cochabamba Grande connaissent bien, se situe la fonderie de La Oroya. Il s'agit d'un complexe industriel dans une zone où abondent les mines. L'artiste de Huancayo a été impressionné par les peines et les sacrifices de ses semblables, astreints à une besogne monotone et dangereuse. Il a gravé, sur des calebasses, des images pathétiques de La Oroya et du drame quotidien de ses habitants.

Je possède dans ma collection un plat de Cochabamba Grande qui montre les différentes étapes d'une éclipse de soleil. Avec le burin et le tison, l'artisan a su traduire tous les sentiments éprouvés, de l'angoisse et de la peur devant la disparition graduelle du soleil jusqu'à la joie face au retour de l'astre du jour.

Il n'empêche que ce sont surtout les fêtes qui séduisent les artistes car elles offrent à ces derniers une multitude de thèmes et de situations dont ils savent largement profiter.

La fête de Santiago à Junín. – Elle a lieu le 25 juillet de chaque année. On en trouve la représentation sur de très nombreuses courges décorées de la région du Haut Mantaro.

Les Espagnols, en occupant l'Amérique, imposèrent des coutumes religieuses aux habitants du Nouveau Monde. Cependant, les indigènes n'en restèrent pas moins fidèles à leurs traditions. C'est pourquoi la plupart des fêtes de la Sierra présentent un mélange d'épisodes bien différents les uns des autres.



Les paysans se rendent à la *feria* de leur village (dessins d'un plat selon la technique dite d'Ayacucho)

La fête de Santiago est dédiée à l'apôtre au nom duquel les Espagnols s'emparèrent d'un grand empire. Mais elle est aussi la fête du bétail et une action de grâce en faveur du dieu des montagnes, Tayta Wamani ou Tayta Orqo. Tayta Wamani est un personnage qui vit dans un palais rempli de richesses et dont le caractère est bon ou franchement mauvais suivant les offrandes que lui apportent les paysans de la Sierra.

Quelques jours avant la fête, les habitants préparent de la *chicha* de maïs en quantité considérable. Ils fabriquent des sortes de rosaires en fruits et en pains, ceux-ci ayant la forme de personnages, d'animaux et d'étoiles. Quant aux femmes, elles confectionnent les rubans de soie de toutes les couleurs qui serviront à décorer les animaux domestiques.

Les paysans font une consommation étonnante de fleurs qu'ils vont chercher en groupe dans la montagne et qu'ils répandent sur le dos des animaux. Ils ne manquent pas de témoigner leur reconnaissance à la terre en enterrant en divers points de la colline des calebasses ou des marmites contenant de la nourriture, des feuilles de coca et de l'alcool.

Le 24 juillet au soir, les paysans se rencontrent pour veiller les accessoires du culte (*velorio*). Certains d'entre eux profitent de l'occasion pour danser et pour chanter. Ils préparent une offrande (*pago*) au dieu Tayta Wamani se composant d'aliments et de boissons qui seront enterrés au pied d'une des collines voisines.

Le matin du 25 juillet, les assistants se rendent au parc à bestiaux pour annoncer aux troupeaux que la fête va commencer. Puis ils se réunissent dans une maison pour manger. Sur la table, on voit apparaître le fameux plat connu, dans la Sierra, sous le nom de *mondongo*, qui se compose de maïs et de viande de bœuf.

Pendant que l'on fixe au moyen de longues aiguilles les rubans de soie multicolores aux oreilles des animaux, les paysans chantent des

chansons de circonstance accompagnés de quelques musiciens. Les hommes jouent de la *corneta* qui peut être en bois ou faite d'une corne de tau-reau. Les femmes frappent en cadence sur un tambour, la *tinya*, recouvert d'une peau de chat ou de mouton.

Empruntées au livre du célèbre folkloriste S. Quijada Jara¹⁴ voici quelques-uns de ces couplets traditionnels de Santiago qu'il m'a été possible d'entendre dans les environs de Huancayo.

Flor de lucero, flor de lucero,
siempre los dos madrugamos
flor de lucero, flor de lucero.
los primeros siempre somos
flor de lucero, flor de lucero.
Tu ne seras quien me aventaje
a madrugar
flor de lucero, flor de lucero.

Les vaches méritent des strophes qui leur sont spécialement destinées.

El cuerno de mi vaca
no es cuerno,
es vaso de cristal,
es vaso de «la China».

El rabo de mi vaca
no es rabo,
es cinta de seda fina,
desatada.

S'adressant au cheval, les paysans utilisent d'autres chansons qui ne sont pas dépourvues d'humour.

A Huancayo, es porque me dijiste
A Pampa, es porque me dijiste
callado la boca he caminado
con el tronador de fiambre.

Al llegar a Huancayo,
al llegar a Pampa,
tu con gusto estás bebiendo
tu con gusto estás comiendo
arrojandome el pesebre
echando llave al corral.

Yo pobre encerrado
estoy comiendo mi pelo
y bebiendo mi llanto.

Les fleurs, elles aussi, sont le thème de plusieurs strophes d'une exquise sensibilité.

Al pie de grandes nieves
tu, estás planta silvestre
teniendo como hermana menor
a la hermosa flor de lima-lima.

¹⁴ Quijada Jara, S. *Canciones del ganado y pastores*. Huancayo, 1957.

Sólo de tiempo en tiempo, vienes
florcita, mi linda flor
de querer te quiero mucho
florcita, mi linda flor.

Si te vas ya no vendré
florcita, mi linda flor
hasta el año entrante
florcita, mi linda flor.

La fête de Santiago coïncide, dans différents endroits de la Sierra, avec celle des amoureux. Ces derniers, le matin du 25 juillet, rendent visite à leurs promises accompagnés de musiciens. Pour leur part, les jeunes filles ont préparé à domicile une espèce de bar et distribuent à leurs galants de la *chicha* de maïs et des boissons alcooliques pendant que les musiciens jouent de la *corneta* et de la *tinya*. De véritables compétitions s'organisent entre les paysans présents qui aboutissent parfois à de véritables corps à corps. Les parents des deux jeunes gens qui se sont mis d'accord commentent l'affaire, demandant à Dieu de bénir les fiancés, de faire en sorte que les récoltes soient abondantes et que le bétail se multiplie de façon satisfaisante.

Nouvelle utilisation de calebasses. – L'admiration sincère que j'éprouve envers les artisans de la vallée du Haut Mantaro, et plus particulièrement envers ceux de Cochab Grande, se justifie non seulement par le talent exceptionnel de ces derniers mais aussi par le fait que, tout en étant fidèles à la tradition, ils n'hésitent pas à chercher de nouvelles formes d'expression.

Grâce à leur imagination, leur sens de l'humour et leur don d'observation, ils sont parvenus, au cours de ces années, à créer une série d'objets totalement inédits qui enrichissent encore l'artisanat de la région.

Profitant de la forme naturelle des calebasses, surtout des *huiros* et des *puros*, il se sont consacrés à la confection d'animaux domestiques et sauvages.

Parmi eux figure la perdrix, de dimensions variées, pourvue d'un bec et de deux pattes faits de morceaux de bois et fixés dans l'écorce même du fruit. Au moyen du burin et du tison, l'artisan dessine encore un certain nombre de détails importants tels que les yeux, les ailes et le plumage de l'oiseau. Parfois, cet animal a un cou très long et ressemble davantage à un canard qu'à une perdrix. Dans d'autres cas, lorsqu'il s'agit d'une courge de petites dimensions, l'oiseau se réduit à une simple silhouette, avec un bec mais sans pattes.

On trouve encore des poissons, des scorpions, des chats, des souris et des renards obtenus à partir de *huiros* et de *puros* droits ou recourbés.

En vérité, ce mode d'expression est inépuisable et les artistes de Cochab Grande continuent à créer de nouvelles formes où l'on reconnaît d'amu-

sants personnages qui, ainsi que les animaux, sont très appréciés des touristes et des collectionneurs d'objets d'artisanat.

La feria dominicale de Huancayo. — A Cochabamba Grande vivent actuellement huit familles qui se consacrent à la décoration desalebasses, soit un total d'environ 40 personnes. C'est une besogne à laquelle participent les hommes et les femmes et même des enfants qui tiennent à suivre l'exemple de leurs parents.

Les courges décorées du Haut Mantaro sont vendues principalement à la foire qui a lieu chaque dimanche dans la capitale de la province. Celle-ci constitue un événement économique et social très significatif pour les habitants de la région. Il existe d'autres *ferias* d'une certaine importance qui se tiennent durant la semaine dans plusieurs localités de la vallée, notamment à San Jeronimo et à Concepción.

Chaque dimanche, Huancayo se transforme en un centre d'attraction pour des milliers de personnes accourues des quatre points cardinaux du département. De nombreux touristes y participent, qui viennent de la capitale de la république. L'animation est intense et il est très difficile de circuler dans les rues. Le total des ventes atteint des chiffres astronomiques qui parlent en faveur de l'intérêt

que présente cette manifestation et aussi de la grande vitalité du peuple de la Cordillère. Les commerçants vendent vraiment de tout : des comestibles, des objets d'usage courant, des vêtements, des étoffes, des jouets, des transistors, des médicaments, de la papeterie, des livres et des journaux, des outils, des meubles... Les artisans ont élevé de fragiles baraques et proposent aux passants des ponchos et des écharpes en laine de lama et de vigogne, des bijoux en argent ciselé et, comme il se doit, une multitude dealebasses pyrogravées.

La foire du Pacifique (*feria del Pacífico*), qui a lieu au mois d'octobre à Lima, elle aussi, est fréquentée par les artisans de la Sierra qui occupent une place réservée à leur intention et qui s'adonnent à leur besogne sous le regard émerveillé des visiteurs.

Malgré ces circonstances et le fait que les artistes sont très souvent récompensés — Catalina a été félicitée à plus d'une reprise par le président du Pérou — les artisans se voient dans l'obligation de travailler leurs champs de cultures, ne parvenant pas à vivre exclusivement de la fabrication et de la vente des objets qu'ils ont créés. Une des causes principales de cette situation est due au fait que lesalebasses doivent être importées et que leur prix actuel, qui ne cesse d'ailleurs d'augmenter, rend la vente de ces pièces de plus en plus difficile.

Photos J.-C. Spahn

